

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



Quand les femmes s'aiment ...



juin 80 . n°7 . 10 f.

Groupe de Lesbienues
Centre des Femmes de Lyon

sommaire

DEJA, TOUTE PETITE.....	p 3
QUELQUES POINTS DE DOUTE.....	p 4
RENCONTRE DE LESBIENNES A PARIS.....	p 5
"ELLE LUI RACONTE DES HISTOIRES DROLES".....	p 6
RENCONTRE A AIX-EN-PROVENCE.....	p 7
C.U.A.R.H. - ASSOCIATION F.A.H.M.	p 8
AMPHI SUR L'HOMOSEXUALITE.....	p 9
MORCEAUX CHOISIS.....	p 10
<u>LE SECRET :</u>	
. Paroles dans un bar sombre et clos.....	p 12
. Et nous ?	p 15
BOUQUINS ET REVUES.....	p 16
LA SOLITUDE DE LA LESBIENNE VIEILLISSANTE.....	p 19



*Sous les " morceaux choisis ", une page de
"Une gamine toujours dans la lune" de NICOLE
CLAVÉLOUX. Si vous n'avez pas encore lu "Le pe-
tit légume qui rêvait d'être une panthère", préci-
pitez-vous ; nous on aime beaucoup !
(Ed. Humanoïdes Associés)*

LE GROUPE DE LESBIENNES

*A l'heure où nous mettons sous presse - selon la formule
consacrée - le Centre des Femmes de Lyon rague les meubles
et attend l'hivernier*

On cherche un local, pas cher et central, écrivez-nous :

**GROUPE DE LESBIENNES DE LYON, CENTRE DES
FEMMES, B.P. 107, 69002, LYON CEDEX 2**

DE PARIS-NORD nous signale qu'ils se réunissent tou-
jours le 1er et se marier du mois chez Monique Bertrand
tel 257 94.13 - Courrier. bdr. CARABOSIER, 58 rue de la
Rappe. 75011 (par la autre grille, écrivez, on fera vivre...)

*Déjà, toute petite, je sentais que
je n'étais pas comme les autres...*



Ce texte collectif est le résultat de réflexions communes sur notre marginalité (le terme « nous » dans ce texte renverra toujours expressément aux femmes qui l'ont écrit : nous ne prétendons en aucun cas parler au nom de toutes les femmes, ni même de toutes les lesbiennes).

Chacune de nous se sent marginale, que ce sentiment date d'avant ou après son arrivée dans le mouvement de libération des femmes. De toute façon, cette rencontre avec le mouvement a provoqué pour toutes un retournement dans la façon de vivre cette marginalité.

Avant cette rencontre, la société nous marginalisait en tant que femme, en tant que lesbienne, et en tant que jeune. Le seul aspect qu'il nous était possible de revendiquer, c'était « d'être jeune » (rejet du travail, de la hiérarchie sociale, vie communautaire). Pour beaucoup d'entre nous une certaine forme de marginalité était donc antérieure à notre arrivée dans le MLF, mais au prix de la négation de nous-mêmes, en tant que femme et en tant que lesbienne. Alors qu'« être jeune » et « être lesbienne » sont reconnus par tout le monde comme des facteurs de marginalisation, c'est moins évident quant au fait d'être une femme. Pourquoi nous affirmer marginales en tant que femme ?

Parce que c'est d'abord en tant que femme que nous avons ressenti l'exclusion par rapport au social, au « public » (la rue, la culture, la solidarité, la créativité, etc.).

Depuis notre arrivée au mouvement, celui-ci représente pour nous un lieu alternatif où il devient possible d'assumer sa marginalité en tant que femme et en tant que lesbienne. Le fait que cette marginalité soit revendiquée change tout : les femmes subissent la marginalisation. Pour nous, celle-ci n'est pas une soumission mais une revendication.

Au sujet de la marginalisation en tant que lesbienne, quelques problèmes d'analyse se posent : le terme de « marginalité » peut-il s'appliquer d'emblée aux lesbiennes traditionnelles (planquées, non politisées) ?

Les femmes sont totalement niées en tant que lesbiennes par la société : le gommage est on ne peut plus total. L'absence presque complète de *ghetto* (en tant que lieu alternatif) accule ces lesbiennes au mimétisme social : se fondre dans le décor, faire comme les autres, accepter que son identité réelle soit passée sous silence, ce sont-là les éléments d'une *invisibilité* sociale.

On voit ici pourquoi il est incorrect d'amalgamer les statuts homosexuels homme et femme : les hommes homosexuels traditionnels (non politisés) sont certes rejetés, mais *visibles*. On peut même faire l'hypothèse de leur rôle symbolique essentiel dans la société : en cristallisant les fantasmes homosexuels latents des hommes hétérosexuels, ils servent à garantir la normalité de ces derniers.

Les hommes homosexuels sont effectivement marginalisés (renvoyés à la périphérie de la société) mais ils sont visibles, c'est-à-dire en fait reconnus (ce qui ne veut pas dire acceptés).

Les lesbiennes traditionnelles par contre, invisibles, ne sont donc pas marginales à proprement parler : elles sont gommées, niées. Ce n'est qu'à partir du moment où les lesbiennes se revendiquent comme telles, qu'elles deviennent visibles, donc qu'elles acquièrent un statut de marginales, avec toute l'ambiguïté (reconnaissance/répulsion) que ce statut implique.

La logique de notre inscription sociale en tant que lesbienne ne peut que passer par cette marginalité revendiquée. Le mimétisme ne permet aux lesbiennes traditionnelles une inscription sociale qu'au prix de leur mise entre parenthèse en tant que telles. Mais les lesbiennes ne sont pas les seules femmes à affronter ce dilemme : dans un sens, les femmes hétérosexuelles elles aussi ne réalisent une insertion relative dans le social qu'à condition de « faire comme les hommes », de prendre en marche le train que les hommes ont fabriqué (cf le vote, par ex.) : le mimétisme est une réponse à l'unicité fondamentale du statut des femmes (lesbiennes et non lesbiennes). Beaucoup de femmes ne réalisent pas l'ampleur de cette contradiction insertion/négation, ce qui explique le côté « impasse » des luttes politiques pour l'égalité des droits. L'asexualité revendiquée des nombreuses féministes du siècle dernier et du début de celui-ci, éclaire cette question : n'imaginant pas l'amour entre femmes, et refusant de tomber sous la domination d'un homme, elles ont choisi la chasteté, cette renonciation à elles-mêmes a été le prix exorbitant dont elles ont souvent payé leur relative insertion dans le monde public, politique.

La force d'affirmation qui nous vient de la revendication de notre marginalité nous permet de réagir contre la société, de nous révolter : d'abord sur le plan politique, en construisant une théorie féministe qui est une arme tournée contre le patriarcat, ensuite sur le plan quotidien par une réappropriation de nous-même. En cela, nous sommes redevables à toutes les luttes des femmes (hétéro et lesbiennes) qui nous ont permis de nous affirmer en tant que sujet. Nous avons conscience d'être inscrites dans la lignée historique de la

libération des femmes (le mouvement de libération des femmes existe en tant que tel depuis 150 ans et les luttes des femmes depuis toujours). Dans le milieu « jeunes lesbiennes féministes » il y a réellement création de nouveaux types de personnalités de femmes. En tant que lieu alternatif, le mouvement de libération des femmes échappe au moins en partie au matraquage des valeurs dominantes et par-là il favorise l'invention de nouveaux comportements, de nouveaux modes d'être ou façons de vivre.

Cependant pour chacune de nous, il n'est pas toujours évident d'accepter facilement une marginalisation aussi radicale : sous notre adhésion au mouvement, il y a parfois l'angoisse de la « rupture de ban », la peur d'être coupée de la société (ne serait-ce qu'au niveau économique) et pour certaines la peur du lesbianisme comme facteur d'aggravation de cette coupure.

Un autre aspect difficile à vivre c'est l'isolement que ces choix représentent. Parce que la solidarité par rapport à la société est vitale pour nous, nous vivons en petit groupe. Cette structure « de groupe de survie » est contradictoire : la dépendance très forte de chacune de nous par rapport au groupe engendre une implication affective intense qui est parfois difficile à vivre.

Même si nous vivons quotidiennement dans une telle marginalité, sur le plan imaginaire nous nous référons non seulement aux lesbiennes mais aussi à l'ensemble de femmes (ce qui constitue peut-être une différence essentielle entre nous et les femmes du GLH). Nous reconnaissons en nous une

identification affective et imaginaire à l'ensemble des femmes. Sur le plan politique, cette référence s'exprime par une théorie globale de la société en terme de classes sexuelles, théorie qui fonde une solidarité politique des femmes. C'est de toute façon d'une référence globale qu'il s'agit : le fait que certaines femmes fassent le jeu de l'opresseur et soient d'une certaine façon nos adversaires politiques ne change rien. Sur le plan politique, le concept de classe sexuelle n'est pas invalidé par le fait que certaines femmes aspirent à partager le pouvoir avec les hommes. Sur le plan imaginaire, c'est un amour global que nous portons à notre sexe, en dépit des déceptions que nous infligent éventuellement certaines femmes.

Nous avons parlé du mouvement comme d'un lieu alternatif. Le mouvement de libération des femmes existe partout où des femmes le font exister : il s'agit là bien sûr d'une dimension imaginaire (mais bien « réelle » puisqu'elle est pour nous une puissante raison de vivre). Cependant il nous faut aussi des lieux-repères géographiques : des maisons des femmes, des cafés, des boîtes, tout ! Sans ces lieux c'est à peine si nous parvenons à nous rencontrer, à partager un quotidien : la multiplication de ces lieux créerait enfin la contre-société dont nous avons besoin. ■

Les Infâmes
(lesbiennes féministes radicales)
CAEN

A PARTIR DU TRAVAIL DES « INFÂMES » QUELQUES POINTS DE DOUTE

D'abord, dans la dénomination « Infâmes », j'entends le plaisir à inspirer la répulsion (aspect présent aussi dans le texte) : j'entends aussi (là, ce n'est pas du tout présent dans le texte et même contradictoire, mais je l'entends quand même) les « non-femmes ». Bien que je ne doute pas qu'elle ait été involontaire, cette connotation me choque profondément. Mais je ne refuse pas d'examiner l'idée qu'il s'agit peut-être d'une interprétation inconsciente que je ferais de ce texte, en termes de « elles ne sont pas des femmes ». Dans ce cas, c'est par mon interprétation que je serais choquée. Pourtant je n'y crois guère.

A propos de la marginalité : il y a deux définitions. L'une, immédiate, qui est : le sentiment d'exclusion par rapport au social. L'autre, plus politique, qui s'oppose à l'invisibilité sociale et qui implique un statut ambigu de reconnaissance/répulsion. Cette marginalité là, revendiquée, serait l'alternative révolutionnaire.

Or, j'entends une différence très grande entre « se situer en marge » et « se situer à côté ». La notion de marge nécessite, pour exister, celle du centre. Le centre n'est pas déplacé, reste par conséquent la raison d'être des femmes qui se disent marginales. On ne sort pas pour autant de la conception hétéro-sociale du féminisme où l'homme (ou le patriarcat) est le personnage principal de notre lutte.

Dans l'idée « nous sommes à côté », ce personnage principal, c'est nous, et ce que nous faisons être.

D'autant plus que se revendiquer marginale revient ici, fatalement, à revendiquer ce fameux statut ambigu : reconnaissance/répulsion. Or, dans ce désir d'être reconnue, je vois un besoin, donc une non-autonomie et dans l'acceptation-revendication de la répulsion de l'autre un masochisme.

Il me semble qu'il est temps de sortir de cette dualité, encore confortée par la notion de classe sexuelle, dont le résultat pour moi est qu'on reste dans une unicité fondamentale, plus fondamentale que celle du statut des femmes et qui s'exprime en : seul existe le patriarcat, et ses marges, ses inversions, ses rejets, au sens botanique, en somme. En ce sens, s'il est possible que revendiquer notre marginalité nous donne une force d'affirmation, ce n'est que la force d'affirmer contre et non d'exister ailleurs.

Tout de même, quand « les infâmes » affirment qu'il y a dans notre « un milieu » création de nouveaux types de personnalités de femmes, je reconnais un espoir premier, l'espoir qui fait que je suis au M.L.F. — encore qu'une nouvelle identité puisse bien être une nouvelle norme. Mais je dois dire qu'il s'agit pour moi, sinon tout à fait d'un espoir, du moins de la conscience d'un chemin en train d'être parcouru, et non pas fait déjà. Sans entrer dans le détail de ce que je sens de réactionnaire, de profondément dépendant en nous, ce simple fait évident de notre dépendance très forte par rapport au groupe et au M.L.F., donc, invalide sérieusement l'idée que nous sommes « de nouvelles personnalités de femmes ».

Pour moi, c'est encore cette dépendance qui s'accroît dans l'affirmation « la contre société dont nous avons besoin ». Dépendance au social puisqu'on ne sort pas encore de l'idée d'une marginalité (voir plus haut). De plus à vouloir devenir une contre-société, on risque fort de n'être qu'un nouveau mimétisme, ghetto imitant ce centre (voir aussi bien les ghettos pédés français que les banques féministes aux U.S.A.). Dépendance aussi renforcée au mouvement, frein éternellement reconduit à notre capacité de lutter, chacune, ensemble.

• • • • •

- Pour la première fois, depuis des années au M.L.F. nous nous sommes surprises à lever le doigt pour prendre la parole comme si quelqu'un pouvait nous la donner. Impression très désagréable d'un pouvoir déjà pris ou à prendre complètement liée à la dynamique de la discussion : chacune était en présence d'une théorie qu'il s'agissait soit de faire passer, soit de démolir. A aucun moment, nous n'avons eu le sentiment d'un travail possible. Nous aurions volontiers travaillé avec les lesbiennes radicales à analyser ce qu'elles appellent notre participation à la logique hétérosexuelle et ce que nous appelons notre reste d'ancrage dans le patriarcat ou notre résistance à la révolution. Mais quel est l'intérêt d'une réunion où il ne s'agit que de distinguer les groupies et les collabos sinon la recherche pure et simple du pouvoir. Dans cet acharnement à construire un système vécu comme ligne juste, nous avons surtout vu un malaise, le besoin d'une morale normative.

- A propos de la théorie des classes sexuelles qui nous questionne beaucoup, nous avons envie de pointer quelques éléments :

+ certains dans lesquels nous nous reconnaissons :

. l'univers que nous sommes choisis et dans lequel nous vivons (sauf boulot) est très majoritairement un univers de femmes. Ce n'est ni une décision ni un hasard.

. nous aussi nous analysons dans nos rapports affectifs actuels comment nous utilisons pour nous empêcher de vivre des armes que nous avons apprises à manier pour nous défendre.

. nous pensons aussi que le lesbianisme est de fait une résistance à l'oppression même si nous sommes persuadées qu'il n'y a là rien de contradictoire avec l'existence de l'inconscient ; l'inconscient c'est aussi politique, l'inconscient ça souffre et ça résiste.

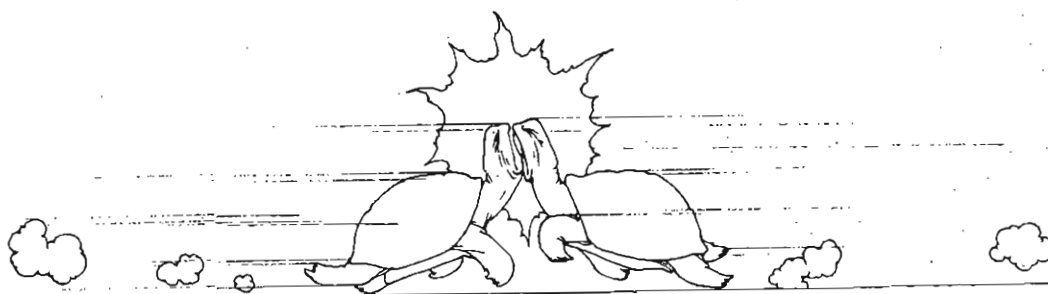
+ d'autres qui nous semblent inacceptables :

. la théorie des classes sexuelles, copie du marxisme inadéquate à nous faire vivre : en quoi ça nous fait avancer de nous interroger sur l'ennemi, de délimiter les catégories d'ennemis, hommes, "hétéro-féministes" etc... C'est sur nous-mêmes que nous avons à penser.

. penser le féminisme en termes de haine des hommes ne se démarque nullement de l'hétéro-social, s'il doit y avoir une conception lesbienne du féminisme, elle est qu'il procède de l'amour des femmes.

. nous sommes au M.L.F. et non dans un mouvement lesbien même si l'investissement des lesbiennes dans le mouvement est très important.

Mich. Patricia.



Les deux textes qui concernent le lesbianisme radical ont été rédigés très vite. Le collectif qui a préparé ce journal n'est pas une tendance constituée, même s'il y a des bases d'accord entre nous. Ces textes ne sont en aucun cas le résultat d'un travail théorique "officiel", il s'agit plutôt d'approximations, mais nous sommes bien conscientes que ces approximations-là recouvrent une coloration politique latente.

C'est pourquoi l'un d'eux est signé. L'autre ne l'est pas, parce qu'il a été écrit pour préparer une réunion de réflexion sur le travail des infâmes, et utilisé comme alibi par le groupe pour éviter de mener cette réflexion.

Le Collectif du N° 7
des radicales dans la nuance.



Elle lui raconte des histoires drôles pleines d'imagination. Je joue à faire des maisons en carton pour ses chevaux plastique.

Elle le promène au parc.

Je l'emmène à la poste.

Elle le lève le matin.

Moi je suis plutôt du soir.

On partage la merde et le linge.

Il passe de mon stress à son flegme et je crois que c'est important ces différences de comportement.

Et même si quand on est tous (tes) les 3 c'est dans mes pantalons qu'il chouine et moi qu'il bouffe (allez donc savoir comment il SAIT que c'est moi SA légitime... paraît que c'est l'instinct ?) et même s'il a ses crises de jalousie en fait ça ressemble plus à un jeu qu'à un rejet. Il la repousse, l'engueule et puis se marre et la bagarre devient jeu.

Bizarre ce trio ; touchant ou exaspérant ? classique somme toute malgré... Malgré les théories « Vos enfants ne sont pas vos enfants, ce sont des flèches que vous lancez vers l'avenir... (cf très beau poème d'un asiatique crois-je) »

N'empêche c'est moi qui l'ai fait avant de la connaître et je l'ai voulu pour moi égoïstement, dans une période d'indépendance-farouche et volontaire (?) et je tiens à ce que ce soit clair Na !

N'empêche si elle n'était pas là, si j'étais seule avec lui je ne supporterais pas longtemps cette charge, ce rôle que je me suis collé à vie : MERE...

Je ne me sens pas mère 24 h/24.

Je m'octroie des répit. Je ne veux ni ne peux idéaliser, déifier l'enfant roi. La crèche, la grand-mère, les enfants des copines, c'est nécessaire, pour lui pour moi. Et puis elle qui (si on fait le compte) passe plus de temps avec lui que moi. Par choix ? Peut-être pour compenser son absence de statut. Je resterais la mère même si je ne m'en occupais qu'une heure de temps en temps.

A la limite elle a un rapport plus chouette, plus équilibré que moi avec lui. Quand elle est avec lui elle se sent pleinement responsable comme une mère mais quand je suis avec lui je m'en sens responsable parce que je suis sa mère.

Petite différence et grandes conséquences sociales, psychologiques... Elle, elle a du mal à supporter ce statut bâtard ; moi j'ai du mal à porter le sien et en même temps je le revendique !

Elle voudrait un enfant à elle, à nous. Mais déjà ça diverge :

— à toi ou à nous ?

— à nous mais qui ne me rejette pas, qui m'accepterait à part entière comme sa mère.

— et qui me rejetterait ?

— non ça serait le nôtre

— le papa et la maman quoi

— les mamans !

— et pourquoi ça se passerait différemment de Y. ? Et comment il supporterait lui ?

C'est vrai lui je l'ai fait seule, l'autre on le (la) ferait à 2 (enfin, problème spermicide mis à part et supposé résolu alors que...)

Moi je sais pas bien ; l'image d'Epinal ou la tarte épinards à la crème.

Ça me tente, le baby à deux et surtout la petite sœur pour Y. qui vire au fils unique gâté bien mûr ; la différence entre enfants de lesbiennes et enfants classiques.

Et puis en même temps je m'insurge ; surtout pas de famille et qu'est-ce qu'on est madame en ce moment ?) et le pövre, encore un traumatisme déjà bâtard sans père et en plus cette fausse sœur qui prend le droit de lui voler sa mère, qui est la sienne et pas la sienne, non mais des fois...

Et puis marginal pour marginal, pourquoi pas ? Lui il le sera de toutes façons malgré lui, à cause que moi je suis tordue et que j'aime ça.

Et que c'est un choix pot lit tic, oui madame parfaitement, et que quand on a des opinions on s'y tient comme dit la pub.

Et puis quand on se séparera, on en aura un chacun. C'est-y pas mieux ainsi ? Non n'allez pas croire qu'on se recasera et que ça recommencera au contraire de temps en temps on en aurait un, ou deux ou pas du tout, selon. Dans le fond, ils seraient sûrement contents, eux, ces faux frères copains, amants même, ils auraient même droit à l'inceste officiel ces veinards.

Tout ça je vous dis c'est pas simple. Et puis allez donc savoir pourquoi on fait des gosses, qu'on s'empoisonne la vie, faut toujours prévoir, calculer, être responsable et raisonnable, alors que sans...

Et ben sans, que faisais-je de plus ? Je vous le demande un peu : 3 fois au ciné au lieu d'une, et puis les voyages, j'en parlais mais somme toute, j'en ai pas fait tant que ça, (le porte-monnaie, le travail ça aussi, c'est des dépendances) et avec lui, j'en fais aussi, différemment.

Y a les joies d'apprendre, de regarder grandir (pourrir) l'innocence y a les joies du retour de soi à l'enfance, de l'ah mour, Ma terre n'elle, et y a les soucis, les merdes (ouf dans quelques mois il pissera dans le pot, plus de couches à laver), l'étouffement et l'angoisse : l'avenir hein ? Certes un ! mais lequel ? (la bombe hache tout même les innocents qu'on se le dise) Ça c'est sûr ça fait très mal au bide et je comprends celles pour qui c'est un argument massue pour n'en pas faire. N'empêche elles ont du courage de la chance, ou un je ne sais quoi que j'admire, celles qui s'en tiennent à ce refus sans tenir compte du petit quelque chose qui vous chatouille les entrailles quelquefois ou souvent, (jamais ? j'y croirai jamais) et qui vous fait dire, et si moi aussi pourquoi pas ?

C'est insoluble, et je ne regrette pas (non rien de rien) ma façon d'avoir solublé et même et même...

J'ai un peu Honte ou peur, ou... mais Chérie, si on en faisait un deuxième ?...

Et si on faisait un groupe de recherche sur la fécondation d'une ovule par une autre ovule ?...

GENEVIEVE

RENCONTRE NATIONALE DE FEMMES

A AIX-EN-PROVENCE

Les 5, 6, 7 avril, une rencontre nationale de femmes a eu lieu à Aix-en-Provence. Trois jours de soleil, de vent, de violences, de tendresses, de travail, de musique, une volonté commune de continuer cette réflexion : « Où en sommes-nous ? Où en est le M.L.F. ? ».

150 femmes environ y étaient présentes. Diverses commissions avaient été prévues. Une seule a vraiment fonctionné en tant que telle « Hétérogénéité du mouvement », ce qui ne signifie pas que rien n'a été dit par ailleurs, bien au contraire. La volonté de parler toutes ensemble, non pas à partir d'un thème, mais à partir de nous ou « Comment mettre nos pratiques en théorie » est apparue rapidement. La difficulté pour plusieurs à assumer un certain inconnu face à cette question générale, dite vague, explique l'existence de deux groupes distincts (commission sur l'hétérogénéité du mouvement et les autres). Des constats importants et des pistes un peu nouvelles se sont dégagés dans ce deuxième groupe.

Nous nous situons encore à l'intérieur de la problématique masculine, avec comme seuls objectifs, des revendications réagissant et luttant contre des lois (par exemple loi sur l'avortement). Jusqu'à ce jour, nos terrains de lutte exclusivement « féminins » (avortement, contraception, viol, travail ménager...) n'ont-ils pas été un obstacle à une lutte plus générale et plus radicale ?

Par exemple, quelle serait notre participation/intervention dans l'éventualité d'une guerre ? Irions-nous investir tous les lieux désertés par les hommes-soldats et soutenir l'économie du pays (!) comme l'ont déjà fait les femmes des générations précédentes ?

Par ailleurs, nous n'avons jamais réfléchi aux conséquences de la grande entreprise actuelle — oh, combien dangereuse — du tout nucléaire. Allons-nous, par notre mutisme, laisser faire, dire oui ?

Comment a-t-on pu si facilement et si rapidement détruire notre mémoire ?

Déjà au début du siècle, existaient des mouvements féministes forts posant des questions qui nous ont semblé ou nous semblent aujourd'hui nouvelles. Quels moyens allons-nous nous donner pour que, dans quelques décennies, le M.L.F. ne soit pas qu'un simple mot, le fait de « quelques hystériques peu nombreuses » des années 1970 ?

Nous faisons partie du monde, nous héritons de la passivité, du masochisme/sacrifice de nos mères. La dynamique du mouvement (M.L.F.) naît de la résistance, les obstacles sont source d'énergie. Notre solidarité est une solidarité de victimes, notre souffrance une condition d'existence, notre « bonheur » est vécu comme indécent, anachronique, inconvenant... Quand serons-nous solidaires dans le « bonheur » d'être femme ? Comment vaincre ce masochisme tenace et millénaire — car c'est bien de cet enjeu qu'il s'agit ?

Dans toute réunion, souvent pénible et éprouvante, chacune a terriblement peur d'être rejetée, mal-aimée. Quand pourrions-nous parler ensemble sans craindre les conflits, le rejet et l'abandon de l'autre, qui nous paralysent actuellement ? Notre participation tellement affective — et cela nous le revendiquons — n'a-t-elle pas été aussi une difficulté à notre changement et à notre lutte ?

Comment travailler ensemble : rendre l'affectif collectif, et non plus privé, accepter les réponses, les remises en question sans pour autant se sentir niées, rejetées tout entières, et ainsi poursuivre notre réflexion/pratique dans la recherche d'une politique commune à nous toutes différentes ?

NOUS AVONS DES POUVOIRS ET NOUS APPRENDONS A N'AVOIR PLUS PEUR



FINJAA

Durant le week-end, Marie-André a sollicité notre aide et notre réflexion par rapport au viol qu'elle a subi en décembre 1978, et au procès qui aura lieu prochainement. Elle a refusé l'expertise psychiatrique demandée par le juge, les trois violeurs ont alors été remis en liberté.

Quel type d'action, de lutte et de soutien pouvions-nous et pouvons-nous mettre en place ? Entre une lutte ponctuelle déjà maintes fois pratiquée, très limitée, — cadre du procès, utilisation d'une justice que nous ne reconnaissons pas, problème de la peine réclamée pour les violeurs — et une réflexion plus profonde et plus générale du type : dans le Mouvement des Femmes, alternatives possibles à ce recours habituel aux tribunaux, comment subit-on le viol ? comment ne plus en être victime ?, le débat n'a pas été très facile.

L'opposition de plusieurs femmes à la vengeance individuelle et à la réclamation d'une peine maximum pour les violeurs, n'est ni l'expression d'une culpabilité non avouée, ni la peur de leur propre violence de femmes, mais plutôt la volonté de cesser ces batailles ponctuelles, toujours plus limitées, la volonté de faire autre chose que réagir... toujours.

LE 31 MAI A PARIS, REUNIONS DU C.U.A.R.H. ET MEETING A LA MUTUALITE

J'y étais le samedi après-midi à JUSSIEU et le soir à la « Mutu ».

Deux thèmes étaient proposés pour les réunions : « Les homos et les lesbiennes face à la loi » et « l'affirmation homosexuelle ».

J'ai choisi le 1^{er} puisque je me trempe les mains dans les eaux sales des questions politiques par l'intermédiaire du F.A.H.M. (voir dans ce N°), sans me sentir moins radicale pour autant au niveau du projet politique à long terme.



« Radicale, mais dans la nuance », comme disait l'une de nous au collectif du journal. Lutter complètement hors des structures actuelles, c'est pour moi sortir de l'histoire. Cela peut être un choix individuel vu comme optimum, mais sûrement pas un modèle du choix pur et absolu porteur de la VERITE HISTORIQUE. Là je me sens dans le fanatisme religieux et non dans l'acte politique inscrit dans des réalités historiques, si insupportables soient-elles.

Ceci s'adresse à l'Association M.L.F. 79, alias « Psychanalyse et politique » qui me paraît véhiculer ce message sublime.

Samedi à Paris, nous étions nombreuses les femmes, peut-être bien la moitié et le soir à la Mutu cela m'a frappée aussi plein de femmes.

Il y avait des représentants et des partis de gauche exprimant leur soutien à la demande de non discrimination au niveau de la loi ou dans le travail ; proposition a été faite d'utiliser la loi de 75 contre le racisme pour y inclure celui qui nous concerne.

Le vote bloqué avec la question du viol pour l'article 331 AL.3 (Majorité hétéro à 15 ans et homo à 18 ans) a bien

arrange le gouvernement et Jean Foyer acharné contre les homos.

Le C.U.A.R.H. a donné à ce dernier, le 1^{er} prix de l'homophobie ex-aequo avec Jean-Paul II.

Ce pape était là à Paris ce même jour, mais il n'y aura rien su de notre présence. La protestation directe était impossible vu le service d'ordre serré et les interdictions de la préfecture ou aurait été très dangereuse. Et on n'avait rien imaginé collectivement qui aurait pu être drôle et politique à la fois.

Projets du C.U.A.R.H. : continuer à faire pression pour le prochain passage du projet de loi à l'A. Nationale en demandant le même âge pour la majorité sexuelle.

Un collectif national est constitué pour la défense des droits et libertés des homosexuels (les). Des affiches peuvent être demandées à Paris - 5 F.

Un projet d'une grande marche à Paris à l'automne est en route et j'aimerais qu'on y soit nombreuses.

Le soir il y avait un chanteur militant Gil Cerisay : je n'aime pas trop les mélodies et en même temps il me touche. Mama Béa : le soulagement cathartique de ses hurlements avec une sono blessante, dommage.

Ensuite les interventions des militants (tes) du C.U.A.R.H. dans le chahut de la moitié de la salle : très pénible.

Au milieu des discours « pour la lutte », des signes d'un recul : des témoignages que la répression n'est pas générale dans le milieu professionnel et que le rôle de victime peut tailler celui de répressur.

Ne pas se poser en victime est primordial même si ce n'est pas une recette infallible.

Dire aussi la précarité de la protection par la loi soit à cause de l'écart qui peut la séparer de l'application, soit à cause de sa remise en question toujours possible. ■

C.U.A.R.H. C/O GERS B. P. 145
75263 PARIS Cedex 06

L'ASSOCIATION F.A.H.M. (Femmes accusées d'homosexualité et maternité)

La création du F.A.H.M., association simple sans structure juridique, fait suite au travail entrepris depuis 2 ans par des femmes concernées par la garde des enfants.

Nous avons subi des pressions et des chantages de la part des pères des enfants lors des divorces. La garde ayant été obtenue plus ou moins à l'amiable, le risque demeure de l'intervention d'un juge pour enfants sous le couvert de danger moral.

Ce n'est pas acceptable. Toutes les femmes sont concernées par cette lutte contre la restriction de notre liberté d'aimer, de vivre, d'échanger.

Nous nous rendons disponibles pour contribuer à l'organisation de la défense de cas individuels, proposer des avocats/es et chercher éventuellement les solidarités dans le mouvement de libération des femmes et dans d'autres groupes de lutte.

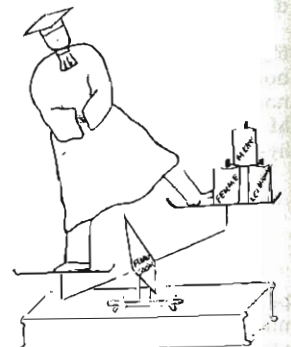
Pour nous aider financièrement, envoyer des timbres postes à l'adresse du F.A.H.M.

Le groupe a une autonomie de fonctionnement par rapport à d'autres groupes luttant contre la répression à cause de l'orientation sexuelle ou d'autres comportements marginalisés.

Nous nous proposons de participer à la campagne nationale prévue par le C.U.A.R.H. (Comité d'urgence anti-répression homo) en 1981 pour les droits des parents homosexuels.

Toutes celles qui ont des infos sur ce sujet, sont confrontées à l'oppression-répression ou ont envie de participer au collectif peuvent téléphoner au 16 (7) 837.71.65. Ou écrire à F.A.H.M. au C.E.P. B.P. 6-69245 LYON Cedex 1.

CHEVREFEUILLE DE LYON



amphi sur...

l'homosexualité

Dans un groupe de travail sur la sexualité, à la fac de psychologie, devant la difficulté de parler d'homosexualité, la proposition d'inviter des « personnes compétentes » a été faite.

Spontanément, je me suis chargée d'aller inviter le groupe des lesbiennes de Lyon pour l'amphi public du 4 avril. Avec une amie, j'ai donc assisté pour la première fois à une réunion du groupe. Nous avons écouté durant toute la soirée sans intervenir, tout d'abord avec l'impossibilité de formuler l'invitation, puis finalement avec le non-désir de le faire. J'imaginais rencontrer des femmes que je reconnaîtrais comme lesbiennes, développant des théories sur leur sexualité qui me seraient étrangères et qui parleraient en « spécialistes ». En fait, à la fin de la réunion, je ne pouvais plus me situer à l'extérieur. Mon amie était dans le même état d'esprit. Nous avions rencontré un groupe de femmes réfléchissant non sur l'homosexualité en général mais sur leurs vies personnelles. L'invitation n'a donc pas été faite dans les formes ; ni le groupe, ni les individus du groupe n'ayant de position claire par rapport à une intervention en amphi, aucune décision n'a été prise.

Au matin du 4 avril, trois lesbiennes désœuvrées se sont rendues en observatrices à l'amphi, lieu de discours sur l'homosexualité ! Sagement assises, elles ont écouté les interventions de Marie-Jo (auteur d'une thèse « Recherches historiques sur les relations amoureuses entre femmes, du XVI^e au XX^e siècle »), et de trois membres masculins de l'ancien G.L.H. de Lyon ainsi que les questions du public. Timidement, Dominique, l'une des trois, a annoncé à la fin de la discussion l'existence du Journal et des réunions du mercredi soir.

A la suite de ce « débat fructueux », un certain nombre de remarques s'imposent :

— Marie-Jo a souligné dès le départ que l'homosexualité féminine n'est pas reconnue historiquement. — La répression s'exerçait seulement sur les femmes qui s'habillaient en hommes —. La non-existence, la négation du lesbianisme se sont une fois de plus vérifiées dans la mesure où, malgré une majorité de femmes présentes dans la salle, questions et interventions concernaient essentiellement l'homosexualité masculine : prostitution des jeunes garçons, lieux de rencontres et de drague (pissotières, quais...) pédophilie, développement de types d'homo bien marqués (jeunes éphèbes ou mecs super virils — voir phénomène aux U.S.A.) notion et attrait de mort très présents.

Qu'aurait-on pu dire et qu'aurait-on dit, nous Lesbiennes, dans ce cadre là ?

Quel est pour nous le sens et l'intérêt d'une lutte avec les mecs homos ?

A-t-on intérêt à construire un mouvement homosexuel mixte ?

Nous ne sommes pas au groupe Lesbiennes pour obtenir la reconnaissance de notre sexualité différente (lutte pour obtenir les mêmes droits que les hétéros), mais pour lutter à l'intérieur du Mouvement de Libération des Femmes.

Quel est le sens et le but d'une information au « grand public » à propos de notre vie, de notre lutte féministe ? Comment être au M.L.F. et jouer ce spectacle : « nous sommes lesbiennes et nous pouvons répondre à vos questions ». ■

Marie, Mich.



MORCEAUX CHOISIS

Cinq femmes ont érotisé, par tranches de 3 minutes, 5 mots aussi quotidiens que les 5 doigts de la main.

Les pages de « Quand les femmes s'aiment » ont bien voulu s'ouvrir à cet audacieux effleurement.

— Chaleur humide et chaude où j'aime me plonger. Profondeur exquise où je me perds pour te retrouver, me fondre dans cette chaleur sucrée qui me saoule, et s'empare de mon corps.

— Le sexe, ton sexe contre le mien, une fusion imaginaire, ça fait mal parfois ton sexe sous mes doigts qui bouge (ent) tout un poème ! ton sexe que je découvre serré dans ton pantalon humide et chaud je crie tu cries pourquoi lieu de toute satisfaction.

— Nos sexes qui s'ouvrent et qui appellent maintes et maintes caresses... Ton sexe qui sait si bien se lier à mes doigts, à mes lèvres... celui-là qui sait m'entendre, que je sais entendre... Nous ne nous ferons jamais peur.

— Sexe habillé de tous les noms pour ne point être nommé. Ton sexe, que je voudrais trouver du regard aussi vite que mes doigts. Je voudrais que mon regard suffise à te caresser, l'éclater. Pleurer entre les cuisses et me sentir couler dans le labyrinthe de poils jusqu'à m'engouffrer dans l'éclat de rire de ces deux lèvres touffues.

— Le sexe, aïe, aïe, dure réalité, en parler, pas facile, ceux que je hais, qui me répugnent parce que je hais la femme ou parce qu'ils sont, trop violemment sexuels.

Le sexe adorable d'une femme, fin, racé, clair, aigu, adorable à l'odeur de fleur, je voulais m'enfourer dans cette odeur de fleur, ne plus jamais la quitter, image personnalisée de ce sexe aristocratique et les autres, lourds, troublants parfois dans leur lourdeur, point de chair d'une femme par ailleurs parfaite, parfaitement élégante et quand je la vois se promener nue, ce sexe un peu lourd justement qui apparaît sombre, épaisses petites lèvres, oui, là, sur elle, cette lourdeur - faille - me trouble, autant j'ai envie d'y porter mon visage qu'au sexe racé de l'autre.

— Ces yeux que je prends plein de mes yeux qui grandissent et qui font éclater mon sourire. Ces yeux-là... je les aime.

— Les yeux reflet du cœur, tes yeux par lesquels passent le désir, la tendresse, langage muet où le mensonge n'a pas de place.

— Les yeux surprise, les yeux méprise, ceux du matin qui connaissent, reconnaissent et m'attirent à l'existence. Les yeux débordants de ce que je veux entendre ; des yeux que je fouille de mes mois, que je cerne.

— Vert gris, gris vert, les miens qui changent toujours, paraît-il, avec le temps. Je ne vois jamais tes yeux, ils sont toujours fermés. Fermés dans la pénombre. Quand tu les ouvres, ils brillent, je me sens briller par les yeux, il semble que la lumière et le plaisir sortent par là, sortent pourquoi, au fait ? ça en jette. Ça pétillote et ça fait du bruit dans mes oreilles.

— Yeux de velours, je sais les faire, lancer des œillades, séduire par un regard, arme frigide le regard, ou est-ce séduire qui est frigide, c'est un regard que je donne à voir, mon regard intelligent, intense, pénétrant et féminin pourtant, toute la bienveillance du monde dans mon regard de séduction, bienveillance teintée du pouvoir occulte de saisir, derrière les mots, ce qui serait l'autre, séduire par l'œil, attirer, englober, rendre dépendant, et une photo, une femme qui me regarde avec une tendresse comme je vois dans mes yeux, je l'ai jetée parce que j'y étais laide. Quelle bêtise, je m'en mords les doigts.

— Ta main qui glisse dans mes cheveux, ta main en solitaire ou qui appelle la mienne... Je m'amuserai encore longtemps à ces jeux.

— Main douce, rassurante, protectrice. Main câline qui tient pour mieux retenir, camoufle sa dureté dans un éventail de caresses.

— Main coulante, couvrante, mouvante, mourante. Je tiens mon corps en ma main et te le donne à vivre. Cette main que je sais légère de tout pouvoir, que j'admire sans en avoir l'air. Ma main que je sais sorcière parce que la tienne le fut. Elle joue à être multiple, légère et sait pourtant le poids qu'elle pèse.

— La main caresse, ta main sur moi, tiens-moi très fort et serre, nos os n'ont jamais cassé, comme une limite toujours repoussée. Cette main découverte, bien visible, cette main que je baise avec tout mon corps cette main de corps, cette main tenaille et douce. Donne-moi la main...

— La main, voilà, c'est cochon pour moi, la pénétration angoisse quand c'est trop investi, angoisse de mes doigts écartés dans le corps d'une femme à qui ça fait plaisir, qui dit encore, qui dit plus fort, pourquoi angoisse, du bout des doigts, ambiance intime, c'est tendre et doux, je suis en toi, mais la violence en moi quand elle jouit du mouvement de mes doigts, de la force subtilité prise de possession de ma main, j'ai peur, peur de me laisser prendre moi, qui dans mon corps ne tolère que la main de la fusion, ne jamais tolérer la main préhensile en mon corps, ou peur parce que je prends, pour de bon, avec une dureté sans borne dans ma tête.

— Cette cyprine qui vient mouiller tes lèvres... c'est là que lèvres à lèvres s'y mêle ma salive...

— Mouiller de peur et de désir. La honte, longtemps, de cette preuve flagrante de mon corps. Jouer à chaud et froid ; m'éloigner soudain de ton sexe humide et chaud pour te retrouver froide de cet air engouffré et cette phrase idiote qui me revient sans cesse : je mouille pour toi.

— Mouiller tout ton corps avec mon sexe dégoulinant, ma bouche qui te boit, mouiller coller ça fait du bruit, je te lèche et te suce et ne te bois jamais en entier, réserves inépuisables mes mains caressent et glissent sur ta peau douce, trop douce, je perdrais la tête, je dois prendre une cigarette, bien sèche, bien réelle, tout va sécher...

— Image fantasme, on me l'a raconté, d'une femme qui mouille à goutter par terre, à tacher son pantalon, moi c'est jamais si cataclysmique, défaut du désir, ma réaction devant une femme comme ça, je me demande si ça ne serait pas trop, moi mouiller discret, un peu culpabilisant, pourtant je sens bien quand ça se passe et le plaisir de le faire découvrir, regarde dans quel état tu me mets, mon langage d'ouverture, je ne le fais pas toujours découvrir, mouiller en secret, un autre plaisir, rien que pour moi ce plaisir de me sentir comme ça, et découvrir cette humidité lisse, être accueillie comme ça, quel cadeau.

— Ta bouche qui bouge, qui s'arrête... qui m'arrête !...

— Bouche mouche, bouche douche, bouche touche, bouche couche, bouche louche, bouche souche.

— La bouche dedans dents douce qui erre dans le grand palais ? Mange, boit. Je fuis, me dis fuir mais déjà suis mangée.

— Elle sourit en biais, ta bouche, et la mienne du coup désire des folies folies de bouche et de nourriture, manger, parler, toutes les deux parler, sortir de cette bouche mienne la fumée des cigarettes et des mots, embrasser, pas trop, ça fait drôle embrasser, tout de suite, c'est embrasser cochon, mais c'est ta bouche surtout, à voir bouger autant toi que ta voix, autant toi que tes mots, ton sourire après un gros plaisir (lequel ? pudeurs) bouche câline, bouche à fondre, qui fond, au juste, moi, toi.

MAIS QU'EST-CE
QUE TU FAIS ?
ÇA FAIT UNE
HEURE QUE TU
ES LÀ ?

C'EST INCROYABLE
ON EST MAL DANS
LES CABINETS

PAS, EST-CE QUE C'EST
BIENTÔT FINI
CES HISTOIRES DE



PAROLES DANS UN BAR



J'ai tenu mon homosexualité secrète très longtemps vis-à-vis de mes parents, du travail. Tant que je n'ai pas été dans le milieu. Et dès l'instant où j'y suis entrée, je n'ai plus voulu le cacher. Parce que finalement ça ne sert à rien. On est ce qu'on est, on accepte, c'est tout.

Le milieu, pour moi, c'est une drogue. J'ai vécu quatre ans avec une fille sans jamais fréquenter les... lesbiennes, homo et Cie... C'est une fois qu'on s'est séparées que je suis entrée dans le milieu par hasard. J'étais attirée, je ne pouvais plus m'en séparer. J'y ai rencontré d'autres filles, des filles qui fréquentaient le milieu, et maintenant j'aurais du mal à m'en passer.

Avec cette femme c'était particulier parce qu'on travaillait ensemble. Officiellement, personne ne l'a jamais su. Mais je crois bien qu'ils s'en sont douté. Il y a quand même des attitudes, des regards qui ne trompent pas. On avait beau se cacher, on ne peut pas toujours dissimuler. A toute heure comme ça être sur le qui-vive, on ne peut pas.

Quand on arrive à un certain âge, j'ai vingt-six ans... Personnellement j'aimerais bien vivre avec quelqu'un, je pense à mes vieux jours en somme. Mais pas maintenant. On m'a demandé en mariage et non quoi, pas question.

Me marier avec un pédé, je ne le ferais pas pour cacher mon homosexualité, ça serait plutôt pour ne pas être seule. Avec une femme je ne crois pas à la continuité, ça dure des

années d'accord mais toute une vie non. Vivre tant d'années avec une femme, après avec une autre, ce n'est pas non plus une vie.

Maintenant au bureau, ils le savent. Mes parents aussi savent que je vis avec une fille et que j'ai un appartement avec un copain homosexuel. Ce qu'ils n'acceptent pas c'est que je vive avec un homosexuel, par contre ma mère admet que je le sois moi-même.

Pour mon père, je suis une fille perdue, je ne suis pas normale. Il me voit mais enfin c'est froid. Je vais chez eux une fois par mois, pour ma mère, mais enfin c'est tout.

Je me suis décidée à le leur dire parce que je ne voulais plus le cacher. Bon, j'arrive à un âge où il faut que je me décide à m'orienter : il n'est pas question de me marier, sauf peut-être avec un pédé, mais ce serait vis-à-vis de la société, des autres, pour avoir un avenir assuré aussi. Parce que finalement il n'y a pas d'avenir, là : vivre avec une fille, ça durera le temps que ça durera, mais je ne crois pas que deux filles puissent vivre ensemble tout le restant de leurs jours. C'est peut-être arrivé, mais je n'y crois pas pour moi.

Je connais des lesbiennes et des pédés qui se sont mariés comme ça, ils s'entendent très bien, sans qu'il y ait rien, aucun rapport entre eux. De toute façon, si je fais ça, je n'accepterai pas de rapports. Il est hors de question d'aller plus loin que l'amitié, que l'affection et tout. ■

J'ai 20 ans, je me suis mal acceptée jusqu'à l'âge de 17 ans. Maintenant ça va beaucoup mieux, et je n'ai pas peur de dire que je suis homosexuelle.

Bien sûr dans le travail on est obligé de dissimuler surtout en usine. Tout le monde ne comprend pas toujours.

J'ai déjà été insultée plus d'une fois. En général dans ce cas-là on me traite de pédé.

Dès l'instant où j'ai fréquenté le milieu, je me suis sentie beaucoup moins seule. Discuter avec les autres m'a mise à mon aise. Avant j'ai toujours fréquenté des foyers et des pensions. Je voyais les autres amener un petit ami, moi les garçons ne m'intéressaient pas, j'avais une attirance pour les filles et je me sentais vraiment seule.

Comme j'ai toujours fait très garçon, on me posait des questions. Je me confiais à certaines filles. Je leur disais : « Je n'ai aucun intérêt à plaire aux garçons, je ne cherche qu'à plaire aux filles ». Avec ça elles comprenaient.

Je me sentais l'instinct d'homme dans un corps de femme.

Il existe plusieurs degrés dans l'homosexualité : certaines sont très, très femmes, d'autres jules. C'est comme chez les pédés il y a les travestis et d'autres qui sont barbus, virils.

Pour moi : celles qui font femme ou plus ou moins femme sont des bisexuelles. Ce ne sont pas de vraies lesbiennes. Les jules pour la plupart sont pucelles.

Le plus souvent je sors des filles qui ne sont pas dans le milieu, qui ne connaissent pas du tout l'homosexualité. Comme on a souvent l'habitude d'insulter l'homosexualité, je leur montre que ce n'est pas toujours ce qu'on dit.

J'ai l'impression que ça les aide avec moi de voir plus ou moins un garçon devant elles. Elles ont envie de faire une expérience avec une femme et ne savent pas bien comment s'y prendre.

Je dis toujours à ces filles : « Si tu as envie de coucher avec une femme vraiment femme, ça ne sera pas la même chose qu'avec moi ».

J'aime l'homme sinon je n'essaierais pas de lui ressembler. Pendant un moment, quand j'étais plus jeune, j'ai pensé que si je faisais l'amour avec un homme je serais un pédé.

Dans la rue, je ne montre pas mon homosexualité, ce n'est pas la peine, il y a déjà assez de répression comme ça, le soir ça choque pas trop. Remarquez je passe facilement pour un garçon mais enfin je n'ose pas trop.

Je ne pourrais pas embrasser une femme dans un café hétéro non plus.

Quand on va dans une boîte homo, soit on vient en voyeur et on ne revient pas souvent, soit on est lesbienne et on vient régulièrement. Donc il n'y a pas de secret pour nous. D'ailleurs, on discute entre nous. Quand une fille vient là, il y en a toujours une qui essaie de la draguer. ■

SOMBRE ET CLOS

Mon homosexualité n'est pas un secret. Je ne m'en cache pas... quand il faut en parler.

Ça pourrait me poser des problèmes pour mes affaires, aux impôts, auprès de mes fournisseurs, mais pas dans la vie courante.

On me dit Monsieur, mais ça c'est l'apparence, une question de physique.

Pour moi, ça s'est déclaré assez jeune, pour ainsi dire de toute mon enfance. A l'âge de 14, 15 ans, je ne sortais qu'avec des gars. C'était l'ambiance, et tout... Et puis dans le temps on ne pouvait pas en parler. J'ai quand même 28 ans, ce n'était pas ouvert comme maintenant. D'autant plus que j'étais en apprentissage. Alors je ne m'en vantais pas...

A 18 ans (à cette époque, c'était pas la majorité), j'ai commencé à sortir dans les boîtes, et là ça m'a permis de moins me cacher.

Mes parents s'en sont toujours douté. Ma première amie, ma façon de m'habiller... Ils ne m'en parlaient pas, mais ils voyaient.

Maintenant ils savent très bien que je vis avec... Je vis avec une amie. Depuis 7 ans, on vit comme un couple tout à fait... Quand on est invité on est invité ensemble. Ils la considèrent, comment dirais-je, comme une belle-fille. C'est vrai, vous savez.

Mais ils n'en parlent pas vraiment pas du tout.

Mon amie, au début, ça lui posait pas mal de problèmes vis-à-vis de ses enfants, de son mari, parce qu'elle n'était pas encore divorcée.

Et puis elle-même ne l'admettait pas. Bien qu'elle le soit.

Maintenant les gosses le savent, mais on n'en parle pas, on a toujours une tenue correcte, on respecte...

Je tiens ce bar parce que j'avais envie d'avoir une clientèle comme ça. Pour ne pas mélanger, j'ai mis une sonnette. Comme ça, elles sont libres, elles peuvent s'embrasser. Elles sont bien, elles se sentent chez elles. Elles viennent là pour rencontrer... peut être tranquilles avec...

Je laisse entrer les filles automatiquement, sans hésiter. Pour les garçons ça peut poser des problèmes, quand je ne connais pas, je demande aux filles qui sont là. Bien sûr, si une fille sonne, d'un genre que je n'aime pas, prostituée tout ça, je ne laisse pas entrer. Mais il y en a quelques-unes qui viennent pour être tranquilles. Elles ne sont pas embêtées par des gars.

Et puis il y a des filles qui viennent dans cette idée. Pour essayer, pour avoir une aventure. Des amies les amènent et en fin de compte, elles se mettent avec une fille, elles flirtent avec et tout, parce que ça travaille ce truc-là, parce que plus ou moins, les femmes bien, elles ont toutes... ■



J'ai vingt-huit ans et je l'ai toujours caché jusqu'à présent à mes parents et à mes frères, à toute ma famille. C'est pas que j'en ai honte mais étant donné que ma mère est cardiaque... elle l'accepterait mal. Elle est très émotive et il y a trois mois elle a eu une attaque. Si elle le savait ça activerait.

Elle dit que nous sommes des anormales... bien sûr elle se pose des questions. Mes frères sont mariés, ma sœur fréquente un gars depuis deux ans. Moi, elle voit qu'à vingt-huit ans, j'ai une vie bien particulière que je viens toujours seule ou avec des filles quand je suis invitée chez eux. Elle trouve ça bizarre, ça se comprend.

Parfois elle me fait deux ou trois allusions mais enfin plus maintenant. Je pense qu'ils le savent, qu'ils en sont sûrs, qu'ils ont des doutes en espérant qu'ils se trompent.

J'aimerais vraiment leur dire parce que ça m'énervait d'inventer des fiancés de toujours avoir à mentir. Maintenant je ne le fais plus mais j'ai amené des gars à la maison, souvent des pédés. On voyait pas du tout que c'était des pédés. On jouait le jeu, je faisais croire que c'était mon petit ami. Ça marchait bien mais ça ne pouvait pas durer éternellement.

Et puis, je ne peux pas trouver la manière, on peut pas dire comme ça de but en blanc à sa mère : « Voilà, je suis homo ». Ça me bloque. Ma mère pour moi, c'est très important. Je voudrais la ménager en lui disant ça mais c'est tellement dur, je sais pas comment aborder le sujet. Il faudrait que je lui dise : « ça fait dix ans que je fais du cinéma ». La pilule serait dure à avaler.

Au travail, il y a deux ou trois personnes qui sont au courant mais enfin je pense que les autres s'en doutent. C'est toujours la même chose. Les femmes parlent de leurs maris, moi je raconte jamais rien, je parle jamais de gars. J'ai des copines qui viennent m'attendre. Ils vont bien se rendre compte que c'est toujours des filles.

Je suis forcée de le cacher parce que dans le travail, je trouve que c'est délicat. On est ce qu'on est mais ce n'est pas la peine de l'étaler. Certains étalent leur homosexualité, sont exubérants, peuvent faire des tas de choses dans la rue. Ça, j'accepte pas, je n'aime pas m'exhiber.

Voilà, j'invente des trucs pour préserver le secret. Je ne peux pas me permettre de le dire à n'importe qui, c'est tellement mal accepté, d'ailleurs ça ne le sera jamais.

Peut-être si j'étais seule au monde, orpheline, je m'en foutrais complètement au travail.

Souvent ça m'énervait, j'ai envie de leur dire : « vous avez raison, c'est ça ». Et puis à chaque fois...

Et puis les femmes avec moi, elles ont un comportement bizarre. Je sais pas. Elles sont sympas, mais elles sont bizarres.

Quand même, j'ai un copain qui travaille avec moi et qui le sait. Il me draguait depuis un an, j'en avais assez. Un jour je lui ai dit. Maintenant on est très amis. D'ailleurs il s'en doutait parce que quand on était ensemble dans la rue il voyait comment je regardais les filles.

Hier, j'étais dans un bar, un gars me draguait plus ou moins. Il me paraissait sympa et pas bête alors je lui ai dit carrément. Comme il est très libéral, il a très bien compris mais je ne le dirais pas à n'importe qui.

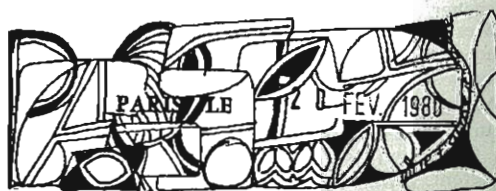
Une fois, j'ai eu une salade comme ça avec un gars. Il m'énervait. Je lui ai dit. Il a essayé de me violer. Il avait une serpette, il voulait abuser de moi, ça aurait pu se passer mal.

C'est pour ça que j'aime bien venir dans ces bars-là. Je me sens chez moi alors que dans des bars hétéro je ne suis pas du tout à l'aise, je suis mal dans ma peau. C'est comme quand je suis chez des gens qui ne sont pas au courant, même en famille, je trouve toujours le moyen de dire que j'ai un rendez-vous, que je ne peux pas rester longtemps parce que je me sens à part, j'ai rien à dire.

Les filles dont j'ai envie, la plupart du temps ne sont pas comme ça. Moi, j'ai le don, je sais pas pourquoi, c'est incroyable. Une fois ça s'est produit au travail, je le lui ai dit carrément et elle a très bien compris. De toute façon maintenant elle est partie, elle travaille plus du tout avec moi mais je la revois très souvent. Elle a très bien compris mais visiblement elle n'avait pas envie d'avoir une expérience. Enfin elle est pas du tout comme ça.

Je le dis plus facilement à une femme qui n'est pas comme ça qu'à un homme mais j'évite quand même. Je ne le dis qu'à partir du moment où la fille me plaît vraiment.

Par contre avec les filles qui sont homo, y a pas de problèmes, on se reconnaît. Un jour, une intérimaire est arrivée à ma boîte, on s'est observées quinze jours. On tâta le terrain toutes les deux. J'ai fini par lui dire carrément : « écoute je crois qu'on est consœurs ». C'était bien ça je ne m'étais pas trompée. ■

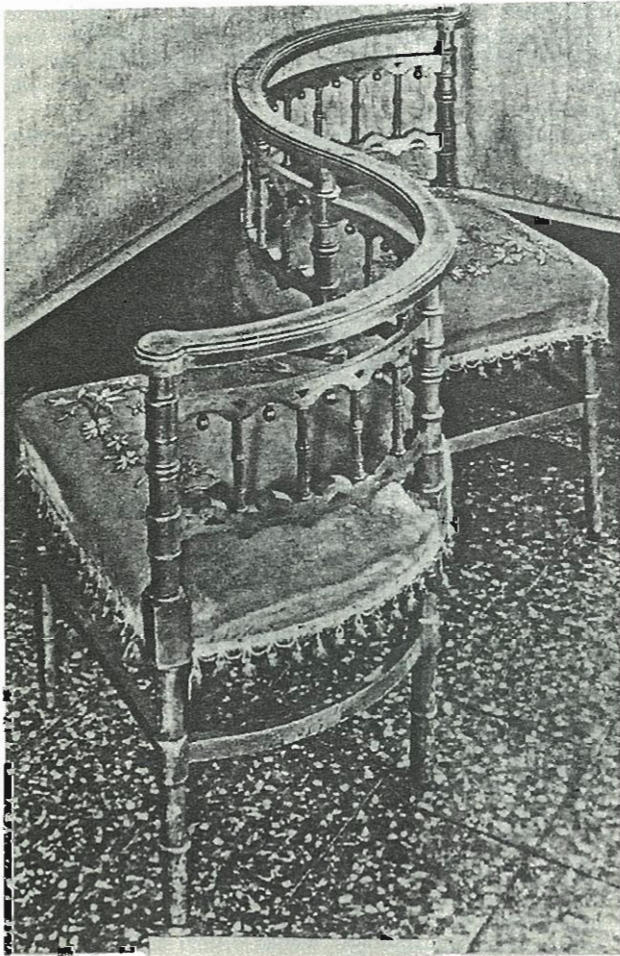


ET NOUS ?

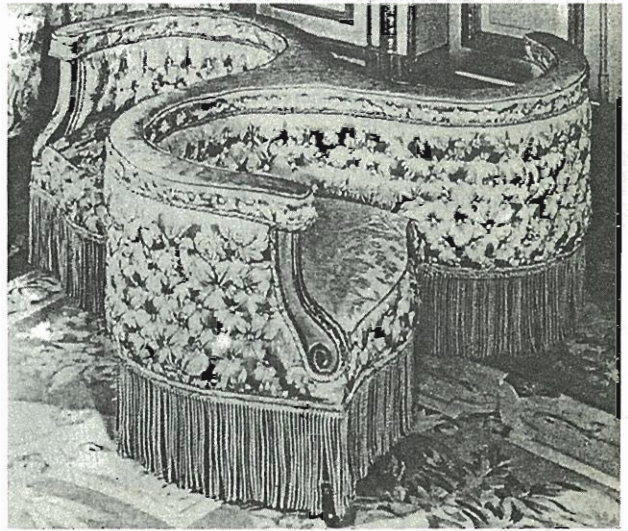
Après avoir lu les « Paroles dans un bar sombre et clos », nous avons eu envie de parler ensemble de ce que nous disions ou ne disions pas de notre homosexualité. Nous avons donc enregistré une réunion sur ce thème. Première constatation — et c'est la raison pour laquelle le texte de cette réunion n'est pas publié — c'était chiant à lire. Pourquoi ? D'abord parce que c'était comme d'habitude une succession de « Moi je..., Moi je... », ensuite parce que ce que nous disions était répétitif par rapport à ce que disaient celles qu'au départ nous pensions être des autres ; c'était seulement verbalisé autrement, plus long parce que moins cru. A partir de là, des questions se sont posées :

— Pourquoi tant nous interroger sur la façon dont les autres nous entendent ?

Plusieurs d'entre nous disent qu'on (notamment les parents) nous empêche de dire notre homosexualité en refusant de la voir, qu'on ne nous entend pas si nous la disons, en imaginant des rapports hamiltoniens et chastes ou qu'on nous entend mal en ne voyant de nous que des images soit de couples, soit de gouines.



LE CONFIDENT



L'INDISCRET

A tant parler des autres, nous n'assumons pas, dans le fait de dire ou ne pas dire, la dimension de choix : tout se passe comme si la responsabilité de dire ou ne pas dire appartenait à nos auditeurs et non pas à nous.

Est-ce que ce choix nous est véritablement imposé de l'extérieur et reste pour nous vide de sens ou bien cette déresponsabilisation n'est-elle qu'une fuite ?

— Quelle est donc pour nous la différence entre dire et taire ?

Nous désirons dire (à qui, au juste ?) que nous sommes lesbiennes parce qu'il nous semble que c'est la condition pour exister vraiment face aux autres et pour entretenir avec eux de vraies relations. Il est en effet évident que c'est une condition nécessaire pour nous sentir connues mais cela n'empêche pas entre nous et les autres le jeu des images, ce n'est donc nullement suffisant.

Pourquoi est-ce sur cette révélation-là que nous nous angoissons et pas sur d'autres ? Est-ce vraiment à cause d'une répression possible ?

— Que signifie pour nous cette parole identique et noyée ?

Apparemment, nous avons aujourd'hui dans le Mouvement des Femmes, une frénésie d'avouer ce qui en nous n'est pas politique. Le désir d'aller plus loin dans notre révolution, en gardant une méfiance contre l'adaptation artificielle à une norme féministe, est parfaitement légitime mais quelle est la part de complaisance lorsque nous désirons dire, sans culpabilité, la part réactionnaire de nous-mêmes, la part d'échec de notre féminisme ?

— Pourquoi pensons-nous que « la mère est le cœur du problème » ?

Dire « je suis lesbienne » ou le cacher se pose surtout vis-à-vis de notre propre mère comme si le père ne posait pas de problème. Les premières approximations que nous avons données pour l'expliquer : « ... je pensais qu'il pouvait me comprendre parce que j'aimais les femmes comme lui... », « ... avec mon père il y a une espèce d'égalité... », « ... d'une certaine manière, je reste sa fille, je n'ai pas d'autre mec... », « ... en disant à mon père que je suis lesbienne, je lui dis en quelque sorte, j'ai un rapport chaste avec toi, à ma mère par contre, je dis, j'ai un rapport avec toi qui n'est pas chaste... »

Que signifie donc tout ça ?

— A qui désirons-nous dire que nous sommes lesbiennes ?

A nos mères, donc, à nos collègues de travail, dans la rue, nous désirons le montrer par nos gestes pour nous sentir libres mais pas par nos vêtements, pour ne pas nous revêtir d'une identité de gouine. Avec les femmes du M.L.F., c'est dit ou plutôt su de toute évidence. Le mouvement est notre milieu à nous, lieu de reconnaissance avec toute la dépendance que ça suppose. C'est bien contradictoire avec notre lutte pour l'autonomie.

Sommes-nous là pour chercher la sécurité ? Sommes-nous vraiment en sécurité ?



Famille, famille. Le projet de loi du sénateur Caillavet « tendant à faire de l'insémination artificielle un moyen de procréation » a été débattu le 5 juin au Sénat.

« *L'enfant à naître, le couple, les dangers de manipulation tant génétiques que démographiques* » étaient la base de ce projet et les questions « *Quelles sont les précautions à prendre pour éviter l'eugénisme et les manipulations génétiques ? Faut-il rémunérer un donneur ? Qui peut pratiquer l'insémination artificielle ? Quel type de filiation accorde-t-on à l'enfant issu de l'insémination artificielle ?* »

A ce projet qui devait réglementer une méthode pratiquée en France depuis 1973 avec l'accord des pouvoirs publics, le gouvernement a proposé des amendements et Caillavet (1) les a acceptés. Pas d'insémination artificielle pour les célibataires ! Des enfants sans père, des enfants de lesbiennes ? Jésus, vous n'y pensez pas ! Et l'intérêt des enfants alors ? Il est, comme l'affirme Monique Pelletier, « *de ressembler aux autres enfants* ».

Pour faire une demande, il faudra donc être mariée et accompagnée du Monsieur qui aura rédigé une autorisation et fait la preuve qu'il est stérile ou que son sperme comporte un risque pathologique pour l'enfant à naître. On voit qu'il ne s'agit plus du tout de procréation mais bien de compensation à la stérilité masculine, pas du droit légitime de toute femme — lesbienne ou non — à avoir des enfants mais d'éviter l'enfant illégitime et de protéger la famille, le mari reconnaissant obligatoirement l'enfant. Pourtant, c'est ainsi que Caillavet

— Quel rapport entre assumer notre lesbianisme et assurer l'ensemble de notre vie ?

Dans nos esprits, être lesbienne n'est qu'une partie d'un comportement globalement « différent » : piquer dans les magasins, être au M.L.F., etc. Pour l'ensemble de notre vie, nous ne pouvons pas nous satisfaire d'un lieu fermé et protégé. Il nous faut sortir, occuper l'espace de la ville et du monde sans pour autant faire de la lutte (et parfois de la provocation) un but en soi.

Toutes, nous aimerions ne pas avoir à le dire, que ça ne pose pas de problème, que ça aille de soi. Ce n'est pas demain la veille et d'ailleurs est-ce bien l'essentiel ? ■

avait justifié la vocation de sa loi « je ne vois pas pourquoi une femme célibataire n'aurait pas la joie d'avoir un enfant sans pour autant se souffrir d'un mari ».

Un débat sur le désir d'enfant entre femmes dans un prochain numéro ? Nous attendons les contributions.

Esther Ticaillou (de « *J'ai un ticaillou dans ma chaussure* »).

GAIE-MOLECULE. On a trouvé ça dans le Gai Pied : « *Des médecins psychiatres et pharmacologues viennent enfin d'isoler une molécule active sur l'homosexualité au cours de discrètes recherches qui ont monopolisé toute une équipe de chercheurs à l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Les résultats se sont avérés positifs sur 200 homosexuels volontaires. Une forte majorité des volontaires sont devenus hétérosexuels en 100 jours et se sont déclarés très heureux de leur nouvelle condition.*

Le ministère de la Santé, après les essais thérapeutiques d'usage a décidé de le mettre en vente en pharmacie. Vous pouvez demander ce produit (miracle !) dans toutes les pharmacies : il coûte 9,80 F et s'appelle PYORALENE ».

Pour les fanas de l'homopathie, c'est le Pérou. Reste à savoir — puisqu' homo n'a de genre que mauvais — si des lesbiennes ont aussi avalé la pilule.



BOUQUINS
ET REVUES



YANKEE GO HOMO c'est le slogan anti-hétéro-impérialiste (ouf !) qui a rassemblé plus de 1 000 personnes devant le Consulat américain de La Haye. A l'aéroport d'Amsterdam, des touristes américains étaient attendus par des policières et policiers en uniforme qui leur demandaient s'ils étaient homosexuels ; c'étaient deux lesbiennes et deux pédés du mouvement qui ont terminé leur accueil en s'embrassant devant les touristes tout pâles. Ils entendaient protester contre l'Immigration Act américain qui interdit aux homosexuels l'entrée aux U.S.A.

BERTHE OU UN DEMI-SIECLE AUPRES DE L'AMAZONE

Souvenirs de Berthe Cleyrergue recueillis et précédés d'une étude sur Nathalie C. Barney par Michèle Causse

« *Guidée par l'amour — celui qui nous oblige à nous dépasser — j'ai aimé avec ferveur mes semblables, les plus semblables possibles* ». N.C. Barney.

Natalie C. Barney, essayiste et romancière connue, baptisée par Rémy de Gourmont l'Amazone, anima dès 1910 un salon littéraire où elle reçut le Tout Paris des lettres et des arts, de Colette et Valéry à Yourcenar.

S'appuyant sur ses écrits dont certains sont inédits, Michèle Causse nous donne à découvrir un aspect inattendu de l'œuvre de Natalie Barney, son féminisme, voire son radicalisme.

Dans une deuxième partie Berthe Cleyrergue, qui fut pendant près de cinquante ans la gouvernante et confidente de « miss » Barney, trace un portrait à la fois tendre et impitoyable de ce salon cosmopolite. Un lieu, une époque, des mœurs nous sont restitués : matos et naïf, le récit de Berthe constitue un précieux témoignage.

Le livre s'achève sur des portraits littéraires de femmes qui furent proches de l'Amazone. Ed. Tierce

Georges Lantéri-Laura

« Lecture des perversions - Histoire de leur appropriation médicale » Ed. Masson Col. La sphère psychique. (Voir aussi dans GAY-PIED n° 12 de mars 80 une interview avec G.L.L.).

L'auteur est actuellement psychiatre à l'hôpital de Charenton et professeur à l'école des hautes études en sciences sociales de Paris XII.

La « lecture » approche les textes à partir de la fin du XVIII^e siècle en reprenant les écrits de personnalités qui ont fait date avec de nombreuses citations et références. Kraft-Ebbing, A. Moll, Freud, Dupré y figurent.

Son travail serre de près les glissements opérés par la plupart des chercheurs pour apporter des réponses normatives attendues de l'ordre politique et culturel.

A. Moll représente l'exception à cette opération peu scientifique.

G. Lantéri-Laura lui aussi refuse de répondre à cette demande de références au licite et à l'illicite, au normal et au pathologique.

Le courant psychanalytique qui a isolé une « structure perverse », y amalgame indistinctement tous les désignés pervers ; l'auteur le rattache à la distinction que fit Freud entre libido narcissique et libido d'objet : la structure perverse se caractérisant par le maintien à un niveau archaïque de la libido narcissique ou l'autre n'existe pas réellement comme objet. G.L.L. reprend les contradictions et différentes positions de Freud qui n'a pas pu résister à la systématisation théorique...

L'auteur ne voit son intervention médicale acceptable que pour aider un individu qui en fait la demande à parvenir à la jouissance orgasmique.

A part quelques formulations grecques et latines, heureusement peu nombreuses, j'ai aimé la langue de ce livre en plus de son contenu.

LE FEMINISME et la condition des femmes, du paléolithique à 1980 à l'échelle planétaire et en 120 pages. C'est très sérieux, comme tous les travaux d'Andrée Michel, pas figé du tout et donne envie de se (re) plonger dans tout un tas de bouquins cités en référence. *Que sais-je n° 1782* (attention, le 1783 c'est « les incendies » !) env. 12 F.

QUESTIONS FEMINISTES n° 7. Notamment au sommaire : « *La pensée straight* » de Monique Wittig : « une analyse de l'idéologie hétérosexuelle, entreprise d'un point de vue lesbien et centrée sur les constructions intellectuelles des sciences humaines. En (très) raccourci : la société hétérosexuelle est fondée sur la nécessité de l'autre différent, i.e le dominé. Les hommes n'y sont pas différents, l'idée de différence ayant pour fonction de masquer les conflits d'intérêt. « Si nous lesbiennes, homosexuels nous continuons à nous dire, à nous percevoir des femmes, des hommes, nous contribuons au maintien de l'hétérosexualité (...) et il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car « femme » n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes ».

— « *Hétérosexualité et féminisme* » d'E. de Lesseps : le personnel est politique. Mais quelle « ligne politique » rendra compte du personnel de qui ? Ce texte parle des contradictions entre désir hétérosexuel et vécu de l'oppression ; de la question du choix politique dans les désirs et pratiques sexuelles. Ce qui est dit et non-dit de l'intérêt sexuel de chacune dans le choix de la « juste ligne féministe ».

— Egalement, colloque féministe à New York, sexisme et racisme et nouvelles du M.L.F. 25 F. abon. aux Ed. Tierce. —

LA SOMNAMBULE... Une histoire de vie ou de mort ? On ne sait pas... On se demande : qui de la vie ou de la mort, a réveillé l'autre ?

Un histoire Lila-José... Je t'aime, tu m'aime... Morte. Lila, dans un parking ! Et José dérape, dégringole les mots. Elle attrape au vol une première tranche de millions et attend la seconde : pour que tombe cette manne, il suffira d'un avis de décès, propre et précis, dans le Figaro. Qui ? Quoi ? Comment ? Pourquoi ?... Ça, je ne m'en mêle pas, allez-y voir !

Les millions valent de la 1^{re} à la dernière ligne : José nous/se raconte Lila-Miracle entre les hôtels grand luxe, les taxis, les orgies de tee-shirts, pantalons, pompes, lunettes multicolores, et Lila jaillit de toutes les couleurs ! Elle ne s'arrête jamais, José, parce qu'une histoire d'amour ça ne se lamente pas n'importe où : essayez donc d'aller pleurer dans un parking, à Paris, devant une tâche d'huile ! D'accord, ça lui échappe de temps en temps, à José, quand trop de vodka lui monte aux yeux, mais dans une chambre d'hôtel grand luxe, ça devient une panoplie...

Elles aimaient ça, Lila-José : se fabriquer chacune le physique de l'autre, devenir identiques au point de n'être plus discernables. Comme ça, aucune des deux n'aura le mot de la fin. — Anne Vergne, Ed. J.-C. LATTES —.



LA REVUE D'EN FACE n° 8. A propos du dépôt du M.L.F. par le Collectif Psychanalyse et Politique, « *des divans profonds comme des tombeaux : idéologie des femmes en mouvements hebdo.* » Nicaragua, des femmes en lutte contre la dictature de Somoza. Maternité : inventaire de nos discours. Divorce : les femmes et les enfants d'abord. 18 F. abon. 60 F. toujours aux Ed. Tierce. 1 rue des Fossés-St-Jacques 75005 Paris.

MASQUES, revue des homosexualités a sorti son 5^e numéro. Cette fois encore, de bons textes littéraires, des articles qui ouvrent ou alimentent les débats et participent toujours de la « militance gaie ».

Impossible de citer tout le sommaire mais notamment, en écriture, « Quentin Bell : écrire une biographie de Virginia Woolf » : un texte de Maïté Carrère, « le jardin de Sido le parc de bonne maman » et une rencontre avec Geneviève Pastre autour de son livre « *De l'amour lesbien* ». En militance, le point sur les lesbiennes dans l'International Gay Association et sur les mouvements gais en Catalogne, en Italie et au Mexique ; également : « U.R.S.S. les années folles du bolchévisme ». Côté controverse et suite à la virulente polémique déclenchée par les livres de Leïla Sebar « *Le pédophile et la maman* » et de Jean-Luc Pinard-Legrès et Benoit Lapouge « *L'enfant et le pédéraste* », un dossier « aimer les enfants » ouvre le débat qui continuera dans le prochain numéro. Enfin, en cinéma, une discussion avec Marie-Claude Treilloux (« *Simone Barbès ou la vertu* ») soulève un tas de questions : y a-t-il des « travestis » femmes, d'où nous vient la tradition vestimentaire, que marque-t-elle etc. ?

25 F - ab. 80 F c/o Librairie Anima, 3, rue Ravignan, 75018 Paris. Les 4 premiers numéros sont toujours disponibles.

RADCLYFFE HALL : le Puits de solitude

Radclyffe Hall, lesbienne et écrivain, a écrit « Le puits de solitude », paru en 1928. Ce livre avait, dans son esprit, pour fonction d'expliquer le phénomène de l'homosexualité, de plaider la cause des lesbiennes. En fait, il est resté interdit pendant 31 ans en Angleterre.

L'homosexualité y est un don ou plutôt un mauvais tour de Dieu. « un secret dessein de la nature », un acquis biologique. Les lesbiennes se reconnaissent dès l'enfance à leur comportement, leurs centres d'intérêts plus virils que féminins et même à leur morphologie (il y a toujours un détail révélateur, même infime, l'épaisseur des chevilles par exemple).

L'héroïne du « Puits de solitude », Stephen, est une de ces lesbiennes vraies, c'est à dire viriles. A tel point qu'elle peut dire : « je suis votre amant, nous sommes amants ». Son amie, elle, est une femme. Elle est attirée par Stephen comme elle aurait pu l'être par un homme, tout simplement.



Radclyffe Hall
à 40 ans

A propos de terminologie, les mots de lesbianisme ou d'homosexualité ne sont jamais prononcés. Il n'est question que « d'inverties », « d'anormales », « d'exilées du sexe ». Tout se passe comme s'il y avait dans l'univers un gâteau de virilité qu'hommes et femmes se partageraient. L'explication de l'homosexualité serait que les lesbiennes auraient volé une part de virilité, dont, comme au jeu des chaises, certains hommes se seraient retrouvés privés : ce sont les pédérastes.

Si ces théories nous paraissent aujourd'hui désuètes, il reste que le désespoir de ce livre, la culpabilité qui s'en dégage ne peuvent qu'émouvoir, surtout lorsqu'on sait la lutte judiciaire qu'il y a eu autour de lui. Si timide soit-il, il était encore trop scandaleux, par le seul fait que la reconnaissance de la faute n'était ni silence ni condamnation. Il reste aussi que c'est un très beau livre, à lire absolument... dès qu'il sera réédité. ■

OBSCENE !

Le Puits de Solitude sort en août 1928 ; la critique est bonne et il se vend bien, mais quelques semaines après c'est le scandale : le Sunday Express publie une photo de Radclyffe Hall en frac et nœud pap sous un titre énorme : « un livre qui devrait être interdit ».

C'est le début de la chasse aux sorcières. Le preux journaliste James Douglas en appelle à Dieu, à la protection de l'enfance, à la patrie, à la dignité de la littérature anglaise, etc. (...) « Ce roman exige de notre société une tâche pénible qu'elle a jusque là négligée et qui consiste à se débarrasser des brebis galeuses et à purifier l'air une fois de plus. C'est un plaidoyer tendancieux qui tend à présenter la perversion décadente comme un martyre infligé à ces hors-la-loi par une société cruelle. Il masque leur dépravation sous le voile des sentiments et il prétend même que leur dégradation volontaire est inévitable car ils ne peuvent se sauver eux-mêmes (...) Je préférerais donner à un adolescent sain, garçon ou fille, un flacon d'acide cyanhydrique plutôt que ce roman (...) »

L'éditeur craint les poursuites et remet un exemplaire du livre au ministre de l'Intérieur qui l'interdit aussitôt à la vente. Et Radclyffe Hall se retrouve devant le tribunal de police comme auteur d'un livre « obscène » puisqu'« il n'y a pas un seul mot qui puisse faire penser que celles qui sont affligées des horribles tendances ici décrites soient au moins blâmables ».

Lors du procès, 39 témoins, dont E.M. Forster, Virginia Woolf et Vita Sackville-West sont venus protester contre l'interdiction d'un livre de valeur. Le juge les récusé tous, « un livre peut-être un chef-d'œuvre littéraire et néanmoins obscène ». En prime, l'avocat à la défense de l'éditeur, s'il axe sa plaidoirie sur le fait que l'interdiction n'est pas due à une quelconque obscénité mais plutôt à l'absence de toute condamnation des lesbiennes, soutient aussi qu'« il s'agit là d'une relation de pure amitié et non d'amour charnel » et cela sans avoir consulté Radclyffe Hall qui perd sur tous les fronts.

Parce qu'elle n'a pas tu, ni caché son homosexualité et parce qu'elle pensait que « seule une invertie pouvait écrire avec discernement sur ce thème » Radclyffe Hall a eu droit à tout ce que l'Inquisition de l'époque pouvait cracher d'injures, de caricatures et de menaces.

En juillet, Gallimard réédite le Puits de Solitude en Folio.

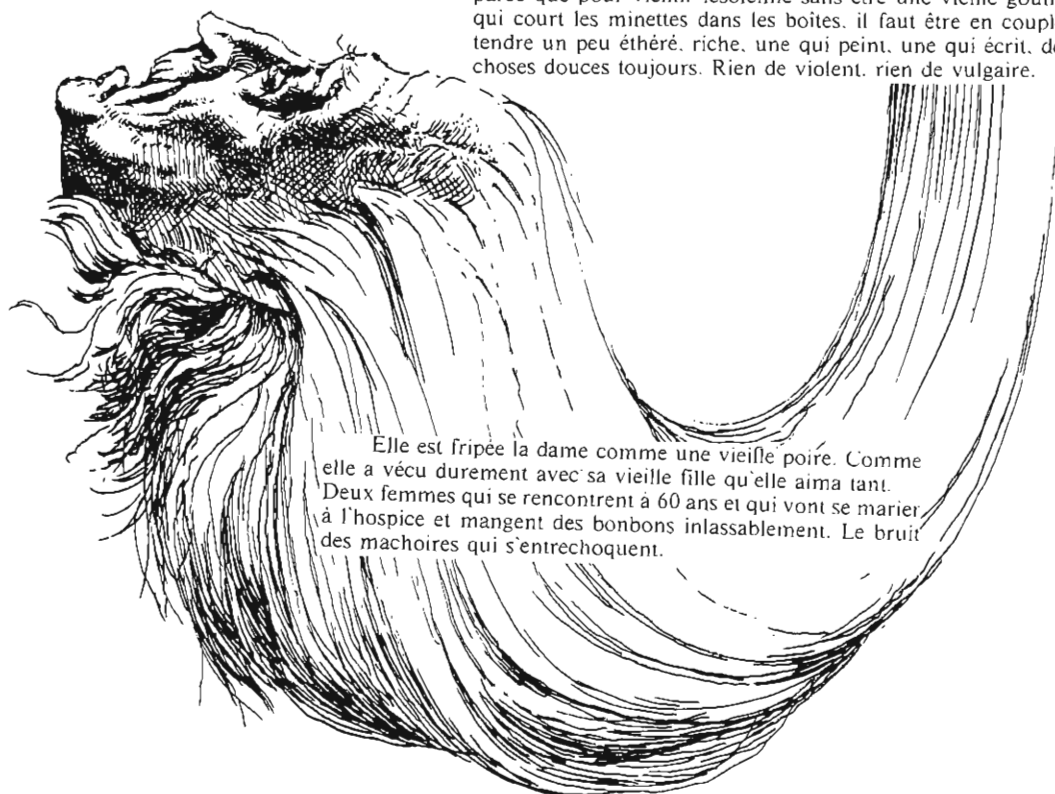
d'après "Femme et Femme" de D.Klaich . Ed. des Femmes .

LA SOLITUDE DE LA LESBIENNE VIEILLISSANTE :

délires d'un soir de déprime



Etre lesbienne à 20 ans, c'est comme être pauvre, c'est une élégance. 40, est-ce que ce ne sera pas une faute de goût ? Pourquoi 40, un vieux couple de femmes de 60 ans, par là, ça semble plutôt touchant. Mais 40 ans, c'est plus dur. Peut-être parce que pour vieillir lesbienne sans être une vieille gouine qui court les minettes dans les boîtes, il faut être en couple, tendre un peu éthéré, riche, une qui peint, une qui écrit, des choses douces toujours. Rien de violent, rien de vulgaire.



Elle est fripée la dame comme une vieille poire. Comme elle a vécu durement avec sa vieille fille qu'elle aimait tant. Deux femmes qui se rencontrent à 60 ans et qui vont se marier à l'hospice et mangent des bonbons inlassablement. Le bruit des mâchoires qui s'entrechoquent.

maquette

Esther Ticaillou : "Mais c'est chiant ça ! On l'a déjà écrit dans le numéro 5."

Danielle : "Qui c'est qui m'a pris mon F'Mutt ?"

Josiane : "Lille, 0h12, Paris 6h40, je peux démarrer la maquette à 11h"

Mich : "Comment ! à 3h du matin, vous partez déjà ! si c'est ça, moi je fais plus rien !"

Patricia : "(à 3h du matin)" moi, je m'engage à en faire 4 en 1 an, et vous ?"

Mireille : "Faut pas que j'm'allonge sinon je m'endors"

Jacqueline : "Qu'est-ce que chuis triste d'avoir raté cette réunion !"

Mireille : "Qu'est-ce qui faut qu'j'achète ?"

articles

Les mêmes plus : Brigitte, Cathy, Chantale, ChèvreFeuille, Danièle,

Dominique, Geneviève, Marie, Martine, Myriam, Nicole ...

Patience Radicate : absente à la maquette pour cause d'indigestion, elle avait mangé les articles d'Esther Ticaillou, qui a dû les refaire !
(ça lui apprendra à vivre avec une chatte !)



QUAND LES FEMMES S'UNIRONT PARAITRONT DANS LES TRIMESTRIELS.
DIRECTION DE PUBLICATION : B. LAVERGNE, DEPUTÉ LEGAL, 45 TRI-
MESTRIELS 1978... COMMISSION PARITAIRE EN COURS... IMPRIMERIE PAR
LES ATELIERS D'IMPRESSION PRESSE NOUVELLE, 48 RUE BUR-
DEAU, 69011 LYON. POUR TOUTE CORRESPONDANCE : GROUPE
DE LESBIENNES, CENTRE DES FEMMES, 13 RUE AUBUS (GAILLOUX,
69001 LYON. RÉUNIONS LE VÉNÉREDI SOIR TEL (078) 27 36
02 CHÈQUES À L'ORDRE DE B. LAVERGNE - JSSN 0740 3884